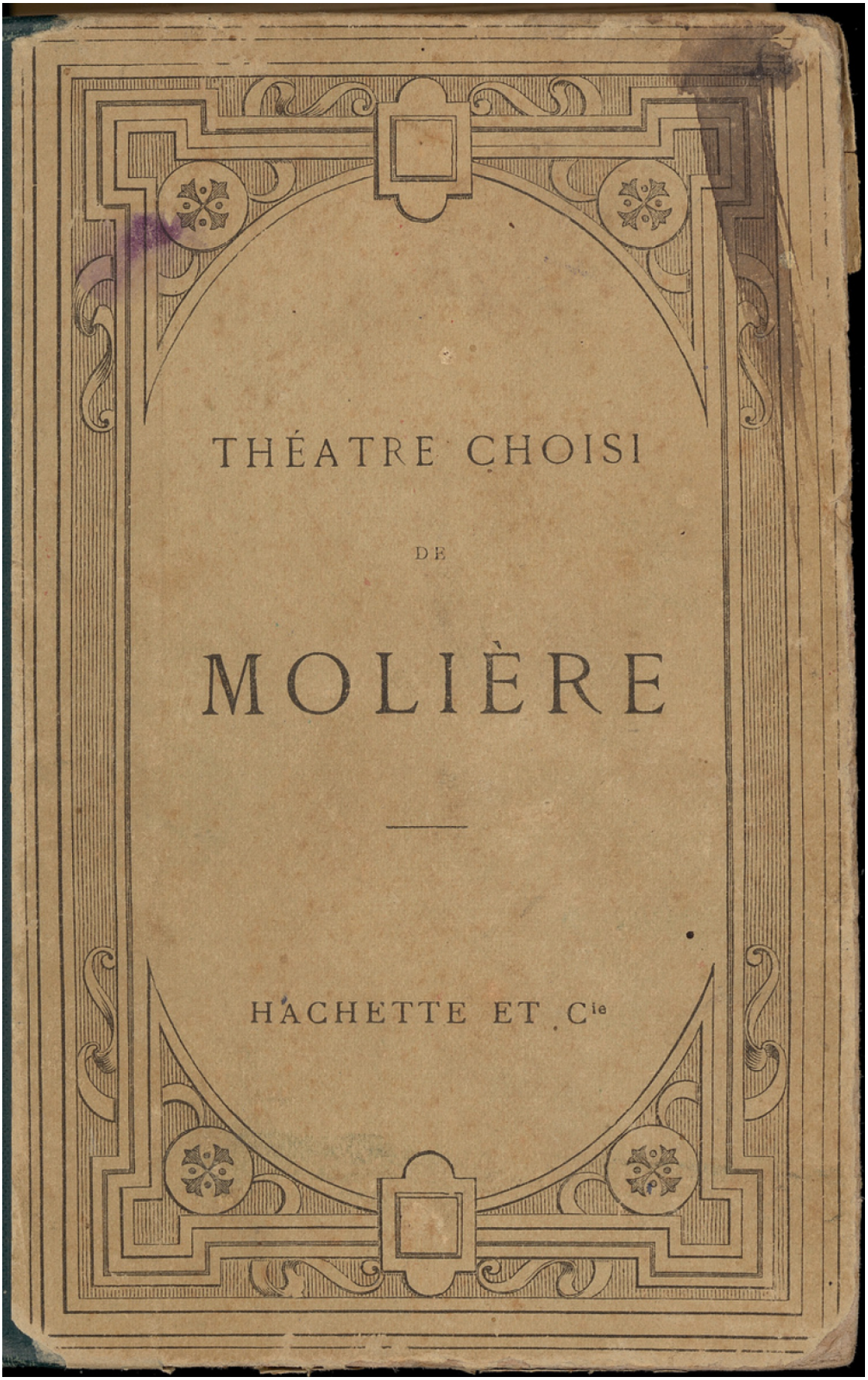
Théâtre choisi de Molière. Édition publiée conformément au texte de l'édition des Grands Écrivains de la France.

ATTENTION : CETTE COLLECTION EST TEMPORAIREMENT INDISPONIBLE À LA CONSULTATION. MERCI DE VOTRE COMPRÉHENSION
Numéro d'inventaire : 1977.01903
Auteur(s) : Molière
E. Thirion
Type de document : livre scolaire
Éditeur : Hachette et Cie Librairie (79 boulevard Saint-Germain Paris)
Mention d'édition : 5ème édition
Imprimeur : Lahure
Période de création : 1er quart 20e siècle
Date de création : 1905
Inscriptions :
• ex-libris : avec
Description : Livre relié. Dos toilé vert. Couv. cartonnée kaki.
Mesures : hauteur : 156 mm ; largeur : 100 mm
Notes : Avec des notices et des notes par Ernest Thirion. Notice biographique et littéraire sur Molière. Extrait du catalogue de l'éditeur en fin d'ouvrage. Mentions d'appartenances manuscrites.
Mots-clés : Littérature française
Anthologies et éditions classiques
Filière : Post-élémentaire
Niveau : Post-élémentaire
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 921
Commentaire pagination : XXIX + 890 + 2
Sommaire : Table des matières


THÉATRE CHOISI
DE
MOLIÈRE
HACHETTE ET Cie

L'ÉCOLE DES MARIS

COMÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

SGANARELLE, ARISTE.

SGANARELLE.

Mon frère, s'il vous plaît, ne discourons point tant,
Et que chacun de nous vive comme il l'entend.
Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage
Et soyez assez vieux pour devoir être sage[1],
Je vous dirai pourtant que mes intentions
Sont de ne prendre point de vos corrections,
Que j'ai pour tout conseil ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

ARISTE.

Mais chacun la condamne.

SGANARELLE.

Oui, des fous comme vous,
Mon frère.

1. Rien qu'à la façon brutale, aigre et discourtoise dont Sganarelle rappelle à Ariste qu'il est l'aîné, nous nous faisons déjà une idée de son caractère. Molière excelle à *poser* un personnage dès le début d'une pièce, et à mettre brusquement en lumière les principaux traits de sa physionomie. On peut comparer à cette première scène celle par

ARISTE.

Grand merci : le compliment est doux.

SGANARELLE.

Je voudrais bien savoir, puisqu'il faut tout entendre,
Ce que ces beaux censeurs en moi peuvent reprendre.

ARISTE.

Cette farouche humeur, dont la sévérité
Fuit toutes les douceurs de la société,
A tous vos procédés inspire un air bizarre,
Et jusques à l'habit, vous rend chez vous barbare.

SGANARELLE.

Il est vrai qu'à la mode il faut m'assujettir,
Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir!
Ne voudriez-vous point, par vos belles sornettes,
Monsieur mon frère aîné (car, Dieu merci, vous l'êtes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,
Et cela ne vaut point la peine d'en parler),
Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières,
De vos jeunes muguets[1] m'inspirer les manières?
M'obliger à porter de ces petits chapeaux[2]
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux[3], de qui la vaste enflure

laquelle s'ouvre *le Misanthrope* : même science dans la peinture des caractères, qu'éclaire la vive lumière des contrastes.

1. *Muguets*, les jeunes gens à la mode, ceux que Sganarelle appellera plus loin les *damoiseaux*. Ce mot paraît venir d'un parfum longtemps à la mode, l'essence de muguet; comme *marjolet*, qui a le même sens, paraît dérivé de *marjolaine*, et *muscadin* des pastilles de musc que mâchaient les élégants. *Muguet* comme *damoiseau* semble avoir été déjà suranné au temps de Molière; mais cet archaïsme de langage est bien placé dans la bouche de Sganarelle.

2. « Son chapeau était si petit, dit Mlle Desjardins dans sa description du costume du marquis de Mascarille, qu'il était aisé de juger que le marquis le portait bien plus souvent dans la main que sur la tête. »

3. Voyez aussi p. 65, note 4, ce que Mlle Desjardins dit de la perruque de Mascarille.

Des visages humains offusque la figure[1]?
De ces petits pourpoints[2] sous les bras se perdants,
Et de ces grands collets jusqu'au nombril pendants[3]?
De ces manches qu'à table on voit tâter les sauces[4],
Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses[5]?
De ces souliers mignons, de rubans revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons pattus[6]?
Et de ces grands canons[7] où, comme en des entraves,
On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces Messieurs les galants
Marcher écarquillés ainsi que des volants[8]?
Je vous plairais, sans doute, équipé de la sorte
Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.

ARISTE.

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.

1. Sous lesquels on a de la peine à distinguer, à reconnaître l'apparence (*la figure*) d'un visage humain, car la vue en est troublée, *offusquée*, comme elle l'est, dans d'autres circonstances, par une lumière éblouissante.

2. Le pourpoint, qui primitivement couvrait le corps du cou jusqu'à la ceinture, avait été raccourci et remplacé par la veste.

3. *Pendants* : au XVIIe siècle, l'accord du participe présent était universellement adopté. Il est devenu incorrect. Vaugelas se contente de ne pas autoriser l'accord au féminin.

4. La manche du pourpoint n'allait pas jusqu'au poignet : elle laissait passer des manches de linge, très bouffantes et serrées au poignet.

5. La mode était alors des hauts-de-chausses très larges.

6. *Pattus* se dit des pigeons qui ont de la plume jusque sur les pieds.

7. Voyez *les Précieuses ridicules*, p. 55, note 8.

8. *Volants*. Les commentateurs ne sont pas d'accord sur le sens de ce mot. M. Despois fait observer que les deux canons noués aux genoux et évasés par le bas ressemblent assez aux volants qu'on lance avec des raquettes. Cela est vrai : mais il s'agit ici non de la forme des canons, mais de l'écartement qu'ils imposent aux jambes. Aussi croyons-nous qu'il faut adopter le sens de MM. Aimé-Martin et Littré, qui entendent par *volants* des ailes de moulin. Il est difficile d'expliquer autrement la comparaison de Molière.